

Le relativisme dans la philosophie de l'histoire d'Auguste Comte

— une réponse à la critique de l'« historicisme »

Takashi SUGIMOTO

Introduction

On peut constater qu'une grande question philosophique et sociologique s'imposait au cœur des débats, si l'on étudie l'évolution de la science sociale du XXe siècle : la science sociale mérite-t-elle le nom de science ? L'apparition de cette discussion remonte en effet à la formation de la sociologie (la science sociale, le physique social) par Auguste Comte dans la première moitié du XIXe siècle. Mais l'un des grands enjeux philosophiques et scientifiques du XXe siècle consistait en une discussion plus fondamentale et plus profonde, selon laquelle le statut et la valeur de la science même, sciences naturelles comprises, étaient largement remis en question. C'est-à-dire que la principale question que posait la discussion sur le statut de la science est finalement : si la neutralité et l'objectivité de la science générale permettent de nous offrir une démarche et une méthode objective dans nos différentes recherches, de nous aider à nous émanciper des préjugés idéologiques et religieux, et enfin de nous montrer des opinions raisonnables et universelles ?

Ce sont, notoirement, les écoles du positivisme logique du XXe siècle et surtout, dans la région de la science sociale, les idées développées par K.R. Popper reposant sur une imputation criticiste, qui cherchent à répondre affirmativement à cette question⁽¹⁾. Bien que Popper n'appartienne pas à proprement parler au mouvement du positivisme logique au début du XXe siècle, il ne s'agit pas ici d'une différence philosophique entre les deux en ce sens qu'ils y répondent également par l'affirmative. À J.S.Mill, à A.Comte et à bien d'autres marxistes très en vogue à l'époque, Popper reproche sévèrement à leurs philosophies de l'histoire - qu'il appelle l'historicisme - de s'apparenter à "une sorte de fatalisme", en admettant bien des

caractères “pronaturalistes” de leur méthodologie. Pour abrégé, tandis qu’il reconnaît que quelques prévisions sociales qu’il appelle « technological prediction » reposant sur « piecemeal technology » ont droit au statut de science (celle de l’économie néoclassique, par exemple, chez F.A.Hayek pour qui il avait de la sympathie), il s’oppose résolument à la tentative d’“exporter” dans la discipline historique la démarche scientifique hors de son champ d’origine.

Or, envers une telle assertion sur le statut de « science », la critique de la position même des problèmes de Popper et de ses disciples est venue sur le devant de la scène autour des années soixante : il s’agit notamment des discussions de Th. Kuhn et de P. Winch⁽²⁾. Cette position en elle-même répond à la question précédente de façon négative : selon leurs arguments, cette science est impuissante à nous présenter une démarche et une méthode objectives, et ne peut en découler aucune opinion raisonnable ni universelle. Plus précisément, la démarche même dite “objective”, observe Kuhn, fait au fond corps avec une matrice disciplinaire, ou paradigme, de l’ensemble de la communauté scientifique puissante, qui inspire des traditions particulières et cohérentes de recherche scientifique, et il n’y a pas de critère commun de jugement parmi des paradigmes concurrents, mais une rupture révolutionnaire. C’est pourquoi l’abandon d’un vieux paradigme par la communauté scientifique entraîne une révision radicale de ses principes, de ses méthodes, de ses critères de jugement.

Dans la perspective synchronique, une telle conception de Kuhn nous conduit donc à ouvrir la voie du pluralisme de civilisation à l’égard des sociétés humaines, et dans la perspective diachronique, à démolir l’idée banale que la science progresse par accumulation linéaire des découvertes et d’intentions individuelles. Ainsi, la science, contrairement à ce qu’affirme Popper dans *The Logic of Scientific Discovery*, ne procède guère par conjections et réfutations, mais par le cumul de théories destinées à conforter le paradigme du moment dans ses assises. Le camp de Popper a reproché par contre à Kuhn d’avoir fait douter de la neutralité et de l’objectivité de la science en général y compris la science sociale, et il l’a assailli fortement par le reproche du “relativisme” ou du “scepticisme”. Il s’ensuit, peut-on dire, que c’est l’opposition épistémologique entre l’“objectivisme” et le “relativisme” qui constituait

autour de la science sociale, voire de la science en général, un grand problème philosophique qui est sujet à discussion même de nos jours⁽³⁾.

Mais cette dissertation n'a pas pour but de trancher une fois pour toutes, et d'ailleurs nous sommes conduits à concéder qu'il est hors de question d'arriver à embrasser tout le débat d'un bout à l'autre. Pour les raisons mentionnées dans cette discussion de de Kuhn et de Winch, nous n'en reconnaissons pas moins que l'on n'étreint pas les sciences naturelles, ou sociales, pratiques humaines, sans tenir compte des relations sociales, de leur histoire et de la culture d'époque dans lesquelles nous nous trouvons. Il me semble que la question qu'ils avaient posée sur des études d'histoire des sciences ne se dissout jamais dans des accusations du "relativisme" ou de l' "irrationalisme" par des positivistes logiques. Etant donné ce large point de vue, cette dissertation a pour but de réviser brièvement les concepts de la sociologie (la science sociale) d'Auguste Comte en examinant les rapports théoriques entre la critique de l'empirisme de Comte et son relativisme historique.

Le positivisme français du XIXe siècle qui s'étend de Saint-Simon et Comte à Renan et Taine hérite, comme il a été dit, des Lumières du XVIIIe siècle, en particulier de leur empirisme philosophique et de leur attitude antireligieuse. Dans le cas de Comte dont on s'occupe principalement ici, il s'agit de la fameuse "loi des trois états." Elle rend compte du passage qui conduit les connaissances et les institutions humaines de l'âge théologique à l'âge positif en passant par l'âge métaphysique. Selon cette théorie, on pourrait penser que le positivisme de Comte, avançant l'anachronisme de la théologie et de la métaphysique, loue les connaissances scientifiques et l'empirisme en repoussant la religion et l'idéalisme philosophique. C'est sur ce point soulevé par Comte que Popper avait reconnu son grand mérite théorique, bien qu'il ait repoussé sa "loi des trois états" comme une sorte de loi de progrès⁽⁴⁾. Et pourtant, nous, qui aimerions plutôt prêter attention au mode de connaissance historique de la "loi des trois états" qu'il avait critiquée. La loi des trois états de l'esprit humain par Comte a sans doute bien des limites philosophiques au XIXe siècle, idées du progressisme ou de l' "euro-centrisme". Mais elle exprime non seulement l'évolution matérielle de la civilisation, appelée « téléologique », mais aussi le changement de la conception épistémologique du monde et celui des ordres

sociaux dans lesquels elle peut ou plutôt doit se refléter effectivement. C'est ainsi qu'en précisant le thème de ce dernier qu'on tend généralement à négliger, nous nous proposons dans cet exposé de réviser, à travers des critiques de Popper, la conception de la sociologie (la science sociale) qu'a posée Comte dans ses œuvres.

1. la philosophie de l'histoire et le relativisme

C'est dans *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* (1822) que Comte manifeste la loi des trois états pour la première fois. « Il faut concevoir, d'une part, l'organisation sociale comme intimement liée avec l'état de la civilisation et déterminée par lui ; d'une autre part, il faut considérer la marche de la civilisation comme assujettie à une loi invariable fondée sur la nature des choses.⁽⁵⁾ » “L'état de la civilisation” est chacun des trois états. En quoi consiste cette “loi invariable” à laquelle est assujettie la marche de la civilisation ? D'après Comte, elle est “au-dessus de notre dépendance” et n'est pas le résultat des efforts des hommes prévoyants parce qu'elle dérive des lois fondamentales de l'organisation humaine, qui sont communes à tous les peuples. C'est une erreur, dit-il encore, que, dans ces grands événements, on ne voie que les hommes, et jamais les choses qui les poussent avec une force irrésistible. « En un mot, on prend les acteurs pour la pièce.⁽⁶⁾ » Quant au rôle de l'homme, surtout des savants, son importance réside dans son intelligence qui le met en état de connaître par l'observation cette loi de marche de la civilisation. Toute action politique est suivie d'un effet réel et durable, quand elle s'exerce dans le même sens que la force de la civilisation, lorsqu'elle se propose d'opérer des changements que cette force commande actuellement. Bien au contraire, l'action politique ne doit pas prétendre gouverner la marche de la civilisation, et doit être réduite, le plus possible, à un simple mouvement moral. « La violence [des révolutions orageuses] a tenu, en grande partie, à l'ignorance des lois naturelles qui règlent la marche de la civilisation.⁽⁷⁾ » C'est l'intelligence de l'homme qui permet d'observer les lois naturelles. La vraie politique positive a donc pour mission de vérifier la tendance de la marche de la civilisation, d'y conformer l'action politique, et de rendre par là aussi douces et aussi courtes que possibles les crises inévitables

des différents états de la civilisation.

Or, c'est une telle conception de Comte que l'on considérerait comme une tendance idéologique appelée « historicisme » par l'auteur de *The poverty of Historicism*⁽⁸⁾. Il s'agit d'une contradiction entre la nécessité de loi de l'histoire et la volonté de l'homme actif. On peut la trouver aussi typiquement dans la polémique interne du marxisme à la fin du XIXe siècle, avec par exemple celle du révisionnisme entre K. Kautsky et E. Bernstein. Et pourtant, ce qui est remarquable, c'est plutôt l'idée de "conformer l'action politique à la tendance de la marche de la civilisation". Cette conception de Comte nous conduit, en effet, à conclure qu'il s'oppose résolument à ce qu'on propose la théologie et la métaphysique (surtout, théorie de Rousseau) comme théorie de la réorganisation de la société du XIXe siècle, et qu'il avance par là l'avènement de l'état positif après la Révolution. Mais, il me semble, étant donné son point de vue historique, que Comte la charge également d'un autre sens en repoussant ces théories réactionnaires. Parce que l'assertion de Comte de conformer l'action politique à la tendance de la marche de la civilisation (les trois états) nous oblige à admettre avant tout respectivement les théories et les institutions sociales de chaque civilisation dans son époque. Les théories, les institutions sociales et la façon de penser du peuple diffèrent tout à fait selon chacun des trois états, théologique, métaphysique et positif. Bref, les conceptions du monde sont différentes les unes des autres. Selon le point de vue historique, c'est-à-dire, "la loi des trois états", on doit considérer que la marche de la civilisation passe "nécessairement" par ses enfance et jeunesse à l'instar du bébé de l'homme qui ne pourrait jamais brusquement devenir adulte, comme l'avait suggéré Blaise Pascal.

La conception absolue de l'histoire de la théologie et de la métaphysique (surtout celle de Condorcet), en proclamant que le présent est absolument bien, tend à voir dans le passé un tissu de monstruosité. Par contre, « l'esprit positif, en vertu de sa nature éminemment relative, peut seul représenter convenablement toutes les grandes époques historiques comme autant de phases déterminées d'une même évolution fondamentale...⁽⁹⁾ » (souligné par Comte). Si on ne proclame d'une manière absolue que l'état positif du présent en repoussant les états du passé comme ignorants, nous ne pouvons jamais parler de la loi de l' "histoire." Le fait que Comte

ait introduit la notion de relativité dans la définition du concept “positif”¹⁰⁰ est donc justement la preuve que le Positivisme est une philosophie susceptible de parler de l’ “histoire.” Le Positivisme de Comte proclame que la révolution fondamentale de l’intelligence de l’homme consiste essentiellement à substituer, à l’inaccessible détermination de la première cause proprement dite, la simple recherche des lois, c’est-à-dire « des relations constantes qui existent entre les phénomènes observés », et que l’homme ne peut connaître que les diverses liaisons mutuelles des phénomènes, sans jamais pénétrer le mystère de production: de ce fait, même dans le cas de l’histoire, il faut trouver quelque loi. Le concept “relatif” joue donc un grand rôle dans la base de la formation de la philosophie de l’histoire de Comte.

Pour Comte, la théorie sociale de la théologie et de la métaphysique d’une part est pour ainsi dire la théorie absolue “sur-historique” qui fait abstraction totale de l’état de civilisation, et d’autre part, considère les régimes sociaux comme étant “les régimes sur lesquels régnent le génie du hasard.” Elle doit être donc remplacée par le système positiviste qui comporte la théorie relative et qui exige “le régime sur lequel régnent la nécessité de la loi.” Mais pourtant, le principe préalable de Comte que la philosophie positiviste est la mieux adaptée à l’état de la civilisation contemporaine reste bien sur inchangé. Une seule philosophie correspondante à l’état de la civilisation pourrait en fait “absolument” manifester une théorie sociale. « Tout est relatif ; voilà le seul principe absolu.¹⁰¹ » Seulement, comment l’intelligence de l’homme peut-elle observer la loi invariable de la marche de la civilisation ? : plus précisément, il s’agit de l’ “existence” de la loi quand on dit que “la loi existe dans le monde”, et de ce que doit être l’ “objectivité” de la loi. Nous le verrons dans le chapitre suivant.

2. La critique de l’empirisme et le relativisme

A l’instar de Saint-Simon, c’est l’observation pour connaître la loi que Comte revendique comme seule méthode adéquate. L’observation nous conduirait à abandonner la contemplation et l’intuition directe, qui permettent de saisir à même la nature des choses. Et pourtant, Popper persistait toujours à mettre en cause la méthode de l’observation: « I do not believe, therefore, in the “method of

generalization”, that is to say, in the view that science begins with observations from which it derives its theories by some process of generalization or induction.[...] In this section, I shall criticize the historicist contention that in the social sciences the validity of all generalization, or at least of the most important ones, is confined to the concrete historical period in which the relevant observations were made¹³». En effet, la critique de Popper ne s'adresserait pas particulièrement à Comte lui-même parce qu'elle portait en bloc sur ceux qu'il a appelés « historicists », Mill, Marx, Mannheim, Toynbee et Comte. Il n'en faut pas moins considérer concrètement l'“historicisme” de Comte, dès lors qu'il l'avait ajouté aux « historicists ».

Le texte de l'auteur de *The poverty of Historicism*, que nous avons cité ci-dessus, comprend deux sortes de critiques à l'égard de l'“historicisme” : en premier lieu, celle de la méthode de l'observation, et en second lieu, celle de l'idée selon laquelle la validité de généralisation se limite à la période concrète historique (“des trois états”, par exemple). D'abord, en ce qui concerne la méthode de l'observation, Comte n'a pourtant pas entièrement repoussé le rôle de l'imagination en faveur de celui de l'observation. Il apparaît, sans doute, que le jeune Comte avait avancé une sorte de réalisme naïf en avançant : « elle [la politique positive] découvre ce que les autres [la politique théologique et la politique métaphysique] inventent.¹⁴ » (souligné par Comte) : mais son attitude pour l'observation devenait par la suite graduellement prudente, semble-t-il. Il écrit dans le *Discours sur l'esprit positif* (1844) :

« Si les modernes ont du proclamer l'impossibilité de fonder aucune théorie solide, autrement que sur un suffisant concours d'observations convenables, il n'est pas moins incontestable que l'esprit humain ne pourrait jamais combiner, ni même recueillir, ces indispensables matériaux, sans être toujours dirigé par quelques vues spéculatives préalablement établies. Ainsi, ces conceptions primordiales ne pouvaient, évidemment, résulter que d'une philosophie dispensée, par sa nature, de toute longue préparation, et susceptible en un mot, de surgir spontanément, sous la seule impulsion d'un instinct direct, quelque chimérique que dussent être d'ailleurs des spéculations ainsi dépourvues de tout fondement réel. Tel est l'heureux privilège des principes théologiques, sans lesquels on doit assurer que notre intelligence ne pouvait jamais sortir de sa torpeur initiale, et qui seul ont pu permettre, en dirigeant son

activité spéculative, de préparer graduellement un meilleur régime logique.⁶⁶»

Le thème de la supériorité de l' "observation" sur l' "imagination" ne tient debout qu'à condition d'admettre que, même si on était dans l'état théologique, il puisse et même doive exister, dans la nature de notre organisation, le besoin intellectuel d'exprimer convenablement des rapports des faits même à l'aide de la chimère ou de l'imagination : c'est ainsi dire que le rôle d'imagination ne s'éteint pas complètement même dans l'état positif. Nous pensons que c'est une hypothèse du type idéal de "lois qui dominent des phénomènes" qui est l' "imagination" dans l'état positif. « Je regarde avant tout les sciences, même dans leur état actuel, comme ayant pour destination directe et principale de satisfaire à ce besoin fondamental qu'éprouve notre intelligence, d'un système de conceptions positives sur les différents ordres de phénomènes qui peuvent être le sujet de nos observations.⁶⁸ »

Comte accuse deux autres systèmes de conceptions fausses: d'un côté, comme nous l'avons déjà remarqué, celui de la métaphysique qui tente d'expliquer la nature intime des êtres et conserve le caractère de tendance habituelle aux connaissances absolues, et d'un autre, au fond, celui de l' "empirisme absolu". Ici surtout, envisageons plus attentivement la critique de Comte sur le dernier, qui est aussi, semble-t-il, une réponse à la seconde critique mentionnée plus haut par Popper. D'après Comte, l'opinion de l'empirisme n'admettrait jamais le rôle de l'imagination dans la connaissance du monde, elle, qui rend compte de la connaissance objective et absolue des faits par "une sorte de stérile accumulation de faits incohérents". Et pourtant, selon Comte qui propose "le positivisme systématique" contre ce "positivisme empirique"⁶⁹, bien que l'homme exerce en fait tous ses sens pour connaître le monde extérieur, les sens de l'homme ne s'élèvent pas au plus haut degré que puisse exiger l'exploration totale du monde extérieur. Ses sens doivent toujours être déterminés selon notre organisation intérieure et notre situation (le milieu et la civilisation), et donc toutes nos connaissances réelles sont « nécessairement relatives. » Il donne l'astronomie comme exemple : « il ne saurait exister aucune astronomie chez une espèce aveugle.⁷⁰ »

Et en plus, cette nature nécessairement relative de toutes nos connaissances s'applique aussi à l'étude sociale, c'est-à-dire, à la sociologie. Parce que, si nos

conceptions quelconques doivent être considérées elles-même comme autant de phénomènes humains, de tels phénomènes ne sont pas simplement individuels, mais aussi et surtout sociaux. Ils résultent d'une évolution collective et continue, dont tous les éléments et toutes les phases sont essentiellement connexes. Nos spéculations sont donc subordonnées à l'ensemble de la progression sociale, de manière à ne pouvoir jamais comporter la fixité absolue que les métaphysiciens ont supposée⁸⁹. Les trois états que suit graduellement la progression sociale exprime respectivement une des conceptions relatives du monde. Les spéculations humaines sont obligées de se subordonner à des rapports entre l'homme et l'objet qu'il étudie, soit dans l'astronomie ayant le caractère général, soit dans la sociologie ayant le caractère spécifique. On ne peut jamais saisir absolument la nature des faits en faisant abstraction de l'histoire de l'esprit humain comme l'ont supposé les métaphysiciens et les empiristes. « C'est dans les lois des phénomènes que consiste réellement la science, à laquelle les faits proprement dits, quelque exacts et nombreux qu'ils puissent être, ne fournissent jamais que d'indispensables matériaux⁹⁰ » (souligné par Comte). Car « la perfection scientifique [doit] se borner à approcher de cette limite idéale autant que l'exigent nos divers besoins réels.⁹¹ »

Ce que revendique toujours Comte comme rôle pour la science, au lieu de l'exploration directe et absolue, c'est la prévision rationnelle fondée sur des relations constantes découvertes entre les phénomènes. D'après Comte, on ne pourrait donc plus considérer comme véritables histoires des ouvrages historiques qui ont le caractère d'annales, c'est-à-dire de description et de disposition chronologique d'une certaine suite de faits *particuliers* toujours isolés entre eux. Parce que toutes les classes de phénomènes sociaux se développent simultanément, et sous l'influence les unes des autres, on ne pourrait jamais les expliquer raisonnablement sans la recherche des lois *générales* qui président au développement social de l'espèce humaine. Comte, ayant ainsi pour but la recherche des lois historiques, « la prévision rationnelle », range la devise « *voir pour prévoir* » parmi les maximes de l'esprit positif, et condamne la simple accumulation des faits, quoiqu'importe l'observation. Dans la pensée comtienne, il y a une conception originale et épistémologique selon laquelle les hypothèses et les théories « se posent » activement, ou « positivement » (poser → positif⁹²), du côté de

l'esprit humain dans le monde extérieur. « [...]quoi qu'on en puisse dire, l'empirisme absolu serait non seulement tout à fait stérile, mais même radicalement impossible à notre intelligence, qui, en aucun genre, ne saurait, évidemment, se passer d'une doctrine quelconque, réelle ou chimérique, vague ou précise, destinée surtout à rallier et à stimuler ses efforts spontanés, afin d'établir une indispensable continuité spéculative, sans laquelle l'activité mentale s'éteindrait nécessairement. [...] Ceux qui attendraient, au contraire, que, dans un sujet aussi compliqué [météorologie, par exemple], cette théorie suggérée par les observations elles-mêmes, méconnaîtraient totalement la marche nécessaire de l'esprit humain, qui, jusque dans ses plus simples recherches, a toujours du faire précéder les observations scientifiques par une conception quelconque des phénomènes correspondants.⁸² » (souligné par nous)

L'homme n'observe pas les lois "objectives" qui existent dans le monde extérieur, mais plutôt « les lois sont construites par nous avec des matériaux extérieurs.⁸³ » Dans les faits, une telle méthode de connaissance des lois rapproche plutôt Comte de Popper, qui avait toujours s'était toujours réclamé d'un appui sur « a mutual give and take between theory and observation⁸⁴ ».

3. La méthode subjective et la science sociale

Mais alors, d'où résulte la "conception quelconque" précédant l'observation, c'est-à-dire, imagination ou hypothèse? L'auteur de *The poverty of Historicism* a tout à fait renoncé à répondre à cette question dans sa théorie de "Falsifiabilité" (« We can say that it is irrelevant from the point of view of science...⁸⁵ »). Nous pensons que c'est cette position sur la question qui entraîne la diversité remarquable de la notion de loi, voire de science sociale entre Comte et Popper. Sur ce point, Comte lui-même reconnaissait aussi sans doute "le cercle radicalement vicieux" du fatal antagonisme logique entre l'essor de l'imagination et celui de l'observation⁸⁶. C'est, comme il a été dit plus haut, par le besoin intellectuel, logique et même physiologique de l'homme d'expliquer convenablement les rapports des faits que l'esprit humain pouvait en être dégagé réellement. D'après Comte, l'hypothèse originaire, qui anime spécialement chaque corps d'une vie plus ou moins semblable

à la nôtre, avait été proposée par la philosophie théologique, et ce qui fait que notre intelligence a pu être tirée de sa torpeur primitive. Par conséquent, l'humanité avait fait le premier pas pour connaître le monde extérieur. Pour les raisons mentionnées dans cette discussion, la vérification des lois doit profiter de l' "observation", en revanche la découverte des lois ne le peut pas⁸⁰. Pour Comte, la science est généralement définie comme la « systématisation réelle, la plus complète et la plus exacte possible des phénomènes observés d'après certaines lois générales irrécusablement constatées.⁸⁰ » Le besoin logique de l'homme d'exprimer convenablement les rapports des faits consiste à retrouver la constance au milieu de la variété du monde en constituant la continuité et l'homogénéité de nos diverses conceptions pour consolider, autant que possible, par nos spéculations systématiques, l'unité spontanée de notre entendement⁸¹.

Nous devons remarquer qu'il considère comme "nos vrais besoins" le fait que la constance, c'est-à-dire un ordre, au milieu de la variété du monde se retrouve par les spéculations systématiques de l'homme. L' "explication" n'est enfin autre chose que de mettre en relation des faits isolés, et les lois ne sont que des expressions de la constance des faits. Or, ces impulsions intellectuelles et logiques de l'homme tiennent, d'après Comte, à ce qu'il s'efforce de pallier son étonnement quand des phénomènes naturels inconnus ne se soumettent pas à un ordre connu⁸¹. Elles donnent naissance aux "hypothèses" pour comprendre le monde non seulement dans l'état positif, mais aussi dans l'état métaphysique et l'état théologique, même si leurs façons respectives d'expliquer soient entièrement différentes. Même à l'origine, il devait y avoir paradoxalement dans une certaine mesure un ordre des lois naturelles dans le monde, si l'homme trouvait "étonnants" ou "miraculeux" des phénomènes naturels inconnus, parce qu' « il n'y a point de miracles, [si] tout paraît également merveilleux.⁸¹ » Donc, il existe plus ou moins les impulsions intellectuelles et logiques de trouver un ordre dans le monde, même chez le primitif qui semble céder à l'ignorance. La possibilité de prévision que procure la compréhension du monde a pour but la recherche de la sécurité humaine par rapport à l'ordre du monde plutôt que les découvertes et les inventions par la technique scientifique⁸². Il en résulte que, pour expliquer convenablement le monde extérieur, on ne doit le comprendre, non

pas par la méthode objective fondée sur le modèle des mathématiques qu'avait proposée Condorcet, mais par la manière subjective du côté de l'homme (de l'Humanité). « Ainsi rapportées, non à l'univers, mais à l'homme, ou plutôt à l'Humanité, nos connaissances réelles tendent, au contraire, avec une évidente spontanéité, vers une entière systématisation, aussi bien scientifique que logique. On ne doit plus alors concevoir, au fond, qu'une seule science, la science humaine, ou plus exactement sociale, dont notre existence constitue à la fois le principe et le but, et dans laquelle vient naturellement se fonder l'étude rationnelle du monde extérieur [...]»⁶³. Seul le point de vue de cette "méthode subjective", c'est-à-dire la science sociale proprement dit, nous permet d'expliquer convenablement le monde extérieur. Pour Comte, qui tire ainsi la méthode subjective de la critique de l'empirisme, la loi sociale et générale doit s'établir selon le besoin de l'Humanité et la mission sociale des sciences, sinon l'ordre social et réel ne pourrait jamais se construire dans la société anarchique de la France et de l'Europe.

Après avoir compris les notions de loi et de science sociale de Comte, nous pouvons désormais constater la différence sensible qu'il existe avec celles de Popper. La conception de science sociale chez Popper repose, comme nous l'avons vu en tête de cet exposé, sur l'idée selon laquelle la méthode des sciences naturelles peut s'appliquer en principe à celle des sciences sociales ; d'ailleurs, c'est une opinion qu'on aurait normalement attribuée à Comte. Pour Popper, la méthode scientifique ou criticiste est une condition requise à laquelle les disciplines doivent satisfaire pour qu'elles puissent s'appeler "scientifiques", et les sciences sociales ne peuvent respectivement expliquer qu'une partie de l'histoire ou du monde selon un point de vue sélectif préconçu sur leur intérêt de valeur⁶⁴ (l'histoire, l'économie, etc...), et enfin, on doit donc repousser une explication totalitaire de l'histoire ou du monde par les « historicistes » comme une sorte de "holisme"⁶⁵.

Au contraire, on le voit, Comte qui, lui, substitue à la "méthode objective" la "méthode subjective" selon laquelle toutes les sciences y compris les sciences naturelles doivent plutôt se subordonner ou se subordonnent réellement à l'Humanité : le point final ou il est parvenu dans sa vie. C'est ainsi que la notion comtienne de science sociale n'est pas une méthode générale des sciences ayant pour but

d'appliquer une méthode "scientifique" au domaine social, mais plutôt d'établir en quelque sorte toutes les sciences d'après un point de vue préconçu sur l'intérêt de valeur de l'Humanité. Durant le Siècle des Lumières, les sciences n'avaient pas pour but de prendre conscience du Monde créé par Dieu, elles ont renforcé leur tendance à se disperser en spécialités selon lesquelles on n'étudie que les affaires mondaines et personnelles. Dans un certain sens, le Positivisme de Comte était un mouvement qui espérait freiner la tendance à la dispersion des sciences, et présenter une science synthétique du XIXe siècle, la sociologie, et qui soit en plus « la véritable anthropologie⁶⁶ ». Le relativisme serait donc essentiellement nécessaire à la sociologie de Comte qui n'a pas Dieu pour objet d'étude, et qui ne prend non plus part au matérialisme et à "un mauvais scientisme" s'écartant de l'homme réel.

Dernières remarques

Nous avons parcouru brièvement le relativisme de Comte inhérent à sa philosophie de l'histoire par l'intermédiaire de la critique de l'empirisme en l'opposant à la critique de l'« historicisme » de Popper. Nous enclins à croire qu'il y a évidemment quelques remarques qu'il nous faut approuver chez Popper, en ce sens qu'il ne s'agit pas plus d'une affirmation totale que d'une négation totale du "classique" philosophique comme Comte et ses œuvres. Dans cet exposé, nous n'en voulions pas moins encore préciser les contours du relativisme dans la pensée comtienne, que, de nos jours, l'on négligeait dans des discussions philosophiques et épistémologiques. Après avoir examiné la notion comtienne de science sociale dans le chapitre précédent, nous résumerons ici en conclusion celle de loi que l'on peut confirmer dans la pensée comtienne, et les deux grandes particularités en sont les suivantes : en premier lieu, la "loi" n'est pas quelque chose qui est éloignée de l'homme et de l'Humanité, mais qui se rapporte étroitement à eux (sans eux, elle n'existe pas dans le monde); en second lieu, elle appartient non seulement au niveau des sciences naturelles, mais aussi intimement au niveau de la psychologie des hommes (la conception du monde) et, en outre, de l'ordre du monde (l'organisation sociale et réelle). En termes plus précis, la science sociale ne suppose pas l'homme

séparé des relations sociales comme objet d'étude. Une telle conception de la science sociale nous conduit donc à penser que le relativisme de Comte est la philosophie supposant l'homme comme l'être social (l'être collectif en subjectivité = Humanité), qui est au-delà d'un horizon du relativisme reposant sur les individus atomistiques.

On trouve ici toujours une conception différente de Popper qui propose avec persistance l' "objectivisme" des sciences et le « methodological individualisme⁶⁸ ». En ce qui concerne la notion de loi, il a également persisté à cerner ses valeurs et limites au nom de la science en cherchant à appliquer la conception de la loi physique à la science sociale (des réfutations de la loi de progrès et d'histoire téléologique, une distinction entre la loi et la tendance historiques, par exemple ; il ne doute pourtant pas du tout du "progrès" même des sciences, malgré sa réfutation de la "loi" de progrès) ; par contre comme on l'a vu, plus vaste et profonde est la notion comtienne de loi. Elle ne paraîtrait pas sans doute digne du nom de loi pour Popper, mais Comte considère la loi en général, que ce soit en science sociale, en physique, en astronomie, comme attitude pratique et primitive de l'homme ou cadre de son observation par rapport à l'ordre du monde, qui nous permettent de coordonner et comprendre tous les phénomènes naturels, sociaux et même humains.

On pourrait normalement avoir peu clairement conscience d'une telle attitude par soi-même. C'est la situation critique d'être humain qui nous la fait voir : grand désordre de la France et de l'Europe dans la première moitié du XIXe siècle, où Comte avait pu poser une question fondamentale: d'où est venue la société moderne (la société européenne) dans laquelle nous nous trouvons, et puis, qu'est-ce que la société moderne, et enfin où va-t-elle à l'avenir ? L'auteur de *The poverty of Historicism* avait conclu son œuvre par une raillerie ci-dessous sur l'historicisme, et nous pouvons toutefois accepter sa conclusion en un autre sens que la gouaillerie : « May it not, after all, be the historicists who are afraid of change ? And is it not, perhaps, this fear of change which makes them so utterly incapable of reacting rationally to criticism, and which makes others so responsive to their teaching ? It almost looks as if historicists were trying to compensate themselves for the loss of an unchanging world by clinging to the faith that change can be foreseen because it is ruled by an unchanging law⁶⁹ ».

- (1) K.R.Popper, *Logique de la découverte scientifique*, 1934: *Misère de l'historicisme*, 1957: *Conjectures et réfutations*, 1963, etc.
- (2) Th.Kuhn, *The structure of scientific revolutions*, 1962: P.Winch, *The Idea of a social science and its relation to philosophy*, 1958, etc.
- (3) Cf., R.Bernstein, *Beyond Objectivism and Relativism : Science, Hermeneutics, and Praxis*, University of Pennsylvania Press, 1983
- (4) K.Popper, *The poverty of Historicism*, Routledge and Kegan Paul, 1963, p.119
- (5) A.Comte, Appendice de *l'Œuvres d'Auguste Comte*, Ed.Anthropos, 1969-1971, t.10, p.86
- (6) *ibid*, p.94
- (7) *ibid*, p.96
- (8) K.Popper, *op.cit.*, p.51
- (9) A.Comte, *Discours sur l'esprit positif*, Société positiviste internationale, 1923, pp.96-97
- (10) *ibid*, p.68. Dans ses quelques ouvrages, Auguste Comte a énuméré les divers sens du mot "positif" : "réel, utile, certain, exact, organique, relatif, sympathique". On peut reconnaître que les concepts les plus originaux déterminés par Comte lui-même comme "positif" sont ceux d' "organique", de "relatif" et de "sympathique" qui, dit-il, représentent "les attributs sociaux" de son nouveau dogme.
- (11) A.Comte, Appendice, p.2. Dans cette page, Comte dit qu'il a déjà remarqué "cette sentence caractéristique" en 1817. D'après des remarques d'H.Gouhier, le relativisme de Comte s'inspirait déjà de l'utilitarisme de J.B.Say avant sa rencontre avec Saint-Simon, et donnait lieu de séparer son idée de progrès des lumières qui avaient rendu son succès si éclatant: « régénérée par le sentiment du relatif, l'idée de progrès signifie que l'œuvre d'une époque ne peut pas être celle de la précédente. En 1817, cela veut dire l'adieu au XVIIIe siècle et la fin des idéologies qui ont animé la Révolution libérale ». H.Gouhier, *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*, J.Vrin, 1933, t.1, pp.227-229 et t.3, pp.183-189
- (12) K.Popper, *op.cit.*, p.98
- (13) A.Comte, Appendice., pp.100-101
- (14) A.Comte, *Discours.*, p.8-9. Cf., *Œuvres*, t.11, p.141
- (15) A.Comte, Appendice., p.161
- (16) A.Comte, *Œuvres*, t.7, p.54
- (17) A.Comte, *Discours.*, p.21
- (18) *ibid*, p.22
- (19) *ibid*, p.24
- (20) *ibid*, p.23. Cf., *Œuvres*, t.2, p.376
- (21) Le mot "Poser" est proprement un terme d'architecture avec lequel on signifie que les maçons mettent les pierres en place. D'après sa signification propre, c'est l'homme qui "pose" le monde selon l'ordre et l'efficacité qui lui sont propres comme le "poseur" de la maçonnerie. La connaissance et l'action s'impliquent l'une l'autre. Cf., A. Kremer-Marietti, *Le concept de science positive*, Klincksieck, 1983, p.23
- (22) A.Comte, *Œuvres*, t.4, pp.531-532
- (23) A.Comte, *Œuvres*, t.8, p.32
- (24) K.Popper, *op.cit.*, p.135
- (25) *ibid*
- (26) A.Comte, *Œuvres*, t.1, p.7, et t.4, p.533
- (27) Le rôle de l'observation a été aussi abandonné par la suite chez Saint-Simon. Saint-Simon, <Travail sur la gravitation universelle> in *Œuvres de Saint-Simon*, Ed.Anthropos, 1966, t.5, p.298
- (28) A.Comte, *Œuvres*, t.2, p.529

- (29) A.Comte, *Discours*, p.33
- (30) A.Comte, *Œuvres*, t.1, pp.52-53. Comte s'inspire d'une discussion sur l'étonnement au début de *l'histoire de l'Astronomie* d'Adam Smith comme Canguilhem l'a remarqué. Cf., G.Canguilhem, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, J.Vrin, 1964, p.91.L'œuvre de Smith n'est pas simplement un traité historique sur l'astronomie. Serge Moscovici dit que « l'histoire des systèmes astronomiques, la seule qu'il [Smith] ait bien étudiée, est l'histoire de l'esprit, de la philosophie qui essaie d'introduire de l'ordre dans les phénomènes. » S.Moscovici, < A propos de quelques travaux d'Adam Smith sur l'histoire et la Philosophie des sciences > in *Revue d'histoire des sciences*, 1956, p.8
- (31) A.Comte, *Œuvres*, t.4, p.538
- (32) Cf., J. Grange, *La philosophie d'Auguste Comte*, P.U.F, 1996, p.68
- (33) A.Comte, *Discours*, p.24
- (34) K.Popper, *op.cit.*, p.150
- (35) Sur ce point, on peut trouver la même opinion chez F.A.Hayek, Cf., F.A.Hayek, < Chapitre VII > in *The counter-Revolution of Science*, Free Press, 1952
- (36) Comte, qui avait mis "la sociologie" au sommet de la classe des sciences (la mathématique, l'astronomie, le physique, la chimie, la biologie), proposait par la suite en plus "la morale" après la sociologie pour la septième science, qu'il appelait "la véritable anthropologie" (*Œuvres*, t.8)
- (37) K.Popper, *op.cit.*, p.136
- (38) *ibid*, p.161